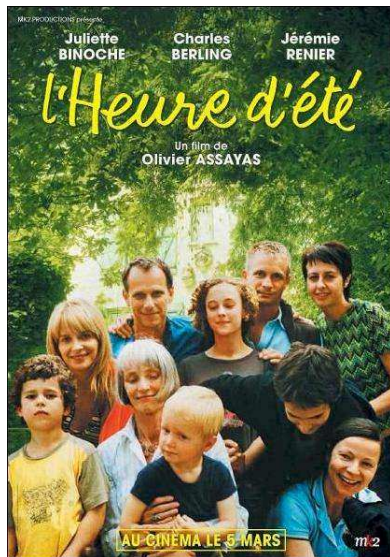




"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, précieuse Romane et bonjour à vous, mesdames et messieurs. La trente-troisième cérémonie des Césars distribuait les sculptures alors que trois héritiers vendent vases et tableaux dans *L'heure d'été*, adoptée depuis mercredi dernier.

Dernière occupante d'une maison de famille cossue, peuplée d'objets, de peintures et de souvenirs, l'élégante **Hélène Berthier** fête ses soixante-quinze ans au côté de ses deux fils, **Frédéric** et **Jérémie**, de sa fille **Adrienne** et de ses innombrables petits-enfants. Las ! La fatalité la soustraira quelque temps plus tard à sa propriété, à ses projets et à sa progéniture. Une telle disparition sonne le temps des décisions et des dilemmes pour les frères et leur sœur, appelés sans tarder à statuer sur le devenir de la demeure maternelle et de ses trésors. Entre gouffre financier et pièces rares, nos orphelins découvriront bientôt que l'abîme ne fait pas le patrimoine.



Conçu à partir d'un projet avorté de court-métrage pour le musée d'Orsay, le dernier film d'**Olivier Assayas** arbore de nobles allures. Y contribuent non seulement un décor tout en prestance patinée mais aussi une réalisation raffinée, attentive à ménager un intimisme feutré. En ce cadre opulent évoluent des comédiens émérites, tels **Edith Scob**, sans égale pour unir la gracilité à la complexité, **Juliette Binoche**, dont l'allant et l'aisance frisent l'excellence, ainsi que **Charles Berling**, d'une dextre délicatesse en fils rendu amer par la fuite de ses repères.

Saluons par ailleurs l'attention portée aux dialogues, d'où émane un charme distingué. La relation entre les deux frères retient quant à elle l'attention, malgré un traitement lapidaire, grâce à sa rondeur drue. Ajoutons que la figure maternelle bénéficie pour sa part d'une densité moirée, glissant du lait au legs avec en filigrane un secret olé-olé.

Au demeurant, pareille fiction ne parvient pas à accommoder interrogation sur l'art et trame familiale. L'histoire chancelle ainsi sous cette dualité, lestée par ses vestiges exigeants, ses colifichets effarouchés, ses codicilles et ses vieilles dentelles. Aussi reste-t-on en superficie, car cet écartèlement voue le scénario à l'effleurement. De plus, l'érudition à l'œuvre semble avoir desséché toute spontanéité. La dérision fait elle aussi défaut à un récit si gourmé que les comédiens rient parfois sans raison, comme pour en masquer l'austérité. Notons de surcroît qu'un épilogue languissant et creux laisse l'intrigue en jachère, au risque d'imposer l'image d'un auteur inapte à clore son propos.

Afin de recueillir son opinion à ce sujet, nous avons interrogé **la Joconde** : "Qui trop embrasse mal étreint. Or, la thématique généalogique et la réflexion sur la création manquent ici

d'harmonie. Regardez : il m'arrive parfois de languir dans mon tableau. Je ne vais pas pour autant gambader dans le paysage en arrière-plan, avec **César Borgia**. L'unité seule laisse mon art lisible."

Calamistré, cultivé, mais corseté, *L'heure d'été* draine un onze trois quarts. Certes, l'ensemble possède du goût, du style et un dilettantisme aussi précieux que vétilleux tout droit hérité de la littérature décadente. Hélas, sa fatuité lui donne des allures de visite guindée. Un tel spectacle souffre en outre de sa sophistication, toute sensibilité s'étiolant sous son maintien. Par conséquent, l'ambition du discours ne profite guère du concours des émotions, puisque l'affectation mine l'affection. Oui, en cette comédie dramatique trop apprêtée pour porter, le simulacre l'emporte in fine sur l'inspiration, au risque de voir triompher le demiurge de la feinte.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.